



# LÉGENDES DE LA FIN DU MONDE

---

## LIVRE 1 - L'EVEIL

---

*Siloé Deconynck*

Siloé Deconynck

Légendes de la Fin du  
Monde

*Livre 1 - L'Eveil*

© Siloé Deconynck, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-4226-0

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*"L'homme moderne, noyé dans de fausses idéologies collectives, désorienté par un manque de valeurs auxquelles se raccrocher, a oublié qu'il avait une âme. Il recherche désespérément en dehors de lui quelque chose qui puisse l'animer, le rendre vivant. C'est pourtant en lui qu'il pourrait retrouver le contact avec les forces inconscientes qui l'animent, en se confrontant avec elles."*

Jung, L'homme à la découverte de son âme.

## Partie Première – Premier Œil

### MARIE

Marie repoussa ses cheveux clairs vers l'arrière d'une main lourde. La moiteur dans laquelle était plongée la salle sombre les collait sur son front, dans son cou et sur ses bras. La légèreté de sa tenue n'y changeait rien. L'air était chaud, pesant des respirations haletantes et lourd des regards qui détaillaient les corps avant d'en choisir un. Elle déambulait lentement, sans vraiment y penser. Le plus souvent, elle évitait de penser. A quoi cela lui aurait-il servi ? Elle déambulait, tâchant de faire abstraction des bruits affreux faisant office de musique, produits par trois types frappant sur des morceaux de métal. Dans le bruit et la semi-obscurité, seulement dérangée par de vieilles ampoules aux lumières colorées, elle avait le sentiment d'être invisible. Marie ne mangeait beaucoup, presque pas, en réalité. Elle donnait ses repas à Louane. En retour, elle recevait son sourire heureux. Et la satisfaction de voir son corps s'effacer petit à petit, d'avoir des fesses plates, trop plates pour les hommes. Ils la choisissaient de moins en moins. Même « La Mère » l'avait remarqué, elle n'était pas contente. « Si tu deviens une bouche inutile, t'es morte », elle disait. Mais Marie s'en fichait éperdument. Si elle devenait un petit squelette, ils ne pourraient plus l'attraper et la tenir avec leurs grosses mains. Et ils n'aiment pas ce qu'ils ne peuvent pas tenir, contrôler.

Mais il y en avait un qui la regardait encore, elle le sentait, c'était désagréable. Un regard brûlant, des épaules larges, des cheveux très courts. Cela faisait cinq soirs qu'il venait et qu'il la regardait sans jamais la demander. Qu'est-ce qu'il avait cet homme-là ? Il était jeune. Peut-être que c'était juste ce qu'il voulait. Regarder. Marie se demanda de quelle couleur étaient ses yeux. Mais au fond elle s'en fichait.

Elle le regardait quand-même du coin de l'œil, et finit par croiser son regard. Verts, il avait les yeux verts. Il se leva, et marcha vers elle d'un pas vif, et Marie sentit un poids bien connu dans son estomac. Il s'était décidé, elle n'aurait pas dû le regarder. Elle sentit la panique l'envahir et un besoin irrésistible de fuir. Depuis qu'elle était enfant, ce réflexe ne l'avait jamais quittée. Les autres filles s'habituait, mais pas elle. Tétanisée, Marie prit appui sur le tréteau poisseux derrière elle.

— Tu veux un verre ? L’interpella l’alcooliseur.

Elle sursauta, détourna un instant son regard de l’homme qui venait vers elle.

— Euh, non, je...

— Excuse-moi...

Marie ferma les yeux un instant. Lorsqu’elle les rouvrit, l’alcooliseur était parti. L’homme aux yeux verts attendait derrière elle. La jeune femme se tourna lentement vers lui, grimaça un sourire et attendit sans bouger. Il la regarda un instant puis tendit la main. Marie lui donna la sienne, qu’il serra un instant avant de la lâcher. Elle ne comprenait pas.

— Je vais te sembler un peu abrupte, mais tu ne voudrais pas sortir d’ici ?

Il s’était approché d’elle pour ne pas avoir à parler trop fort.

— Les chambres sont en haut, beau gosse. Je vais t’amener à la mienne.

Le jeune homme fronça les sourcils, puis haussa les épaules. Marie partit vers l’escalier et sentit qu’il la suivait. Chaque pas lui coûtait un effort surhumain. Elle passa devant Louane, qui n’avait pas de client et lui jeta un regard navré. Marie tâcha de lui faire un petit sourire. En haut de l’escalier en bois qui craquait, Marie s’engagea vers sa droite. Un, deux, trois rideaux, le quatrième était le sien, elle l’écarta et s’engouffra dans l’ouverture, l’homme sur les talons. Elle s’approcha de la couchette, puis, les dents serrées, sans le regarder, enleva son vêtement. L’homme se racla la gorge.

— Euh... qu’est-ce que tu fais ? Si tu dois te changer je peux attendre dehors.

Surprise, Marie se retourna. Le jeune homme était rouge vif et il baissa vivement les yeux vers ses chaussures.

— Je ne comprends pas, dit Marie.

— Je t’ai proposé de sortir d’ici. Je veux dire... de te barrer d’ici. Je peux te faire sortir, pour de vrai.

Marie resta parfaitement immobile. A quel jeu tordu était-il en train de jouer ? Il avança d’un pas, elle recula. Il leva les mains, dans un geste d’apaisement.

— Je suis sérieux.



— On sort pas d'ici. On appartient à la Mère et au Baron. Soit vous voulez de moi, soit vous sortez.

— Tu ne veux pas partir ?

Il avait l'air profondément surpris. Marie secoua la tête, sourcils froncés.

— On peut pas partir, on appartient à La Mère et au Baron répéta-t-elle.

Qu'est-ce qu'il ne comprenait pas ? C'était un test ? C'était bien le genre du Baron de jouer ce genre de comédie. Le jeune homme poussa un soupir et sembla prendre une décision.

— Je veux que tu me suives, dit-il. On va voir ta « mère » et ton « baron ».

Le cœur de Marie manqua un battement avant de s'emballer. Mais après-tout, qu'importait ? Cela faisait longtemps maintenant qu'elle n'attendait plus rien. Si elle devait être punie, ou même mourir ce soir, cela n'avait aucune importance. Sur cette pensée, *il* s'agita, mais elle l'ignora. Elle avait appris à l'ignorer, le refouler. Yeux-verts l'attrapa par le bras et la traîna derrière lui, Marie se laissa faire. Ils sortirent de la chambre descendirent l'escalier craquant. Passèrent de nouveau devant Louane, qui leur jeta un regard effaré. « Qu'as-tu fait ? » articula-t-elle silencieusement. Marie se contenta de soutenir son regard.

— Qui est la « mère » ? Demanda soudain l'homme.

Marie la chercha du regard. La mère n'était jamais bien loin de « ses » filles. Elle était la seule qui soit vêtue, très élégamment d'ailleurs, et facile à repérer. Elle riait à gorge déployée au milieu d'un groupe de clients. Marie la pointa d'un doigt tremblant et le jeune homme se dirigea droit vers elle, tractant la jeune fille derrière lui.

La mère accueillit le jeune homme avec un sourire de dents blanches et de lèvres vermeilles. Un sourire froid, qui devint glacial lorsqu'elle avisa Marie, que yeux-verts tenait par le bras.

— Vous a-t-elle déplût ?

Marie sentit un frisson parcourir son échine, se força à rester de marbre, le regard vide.

— Non, répondit Yeux-verts. En vérité, elle me plaît tellement que j'aimerais

l'acheter.

La mère partit d'un rire qui sonnait faux, tandis que Marie se figeait, tendue à l'extrême.

— L'acheter, mais vous n'y pensez pas !

— Je sais parfaitement qu'elle n'est plus rentable, dit yeux-verts. Ça fait plusieurs soirs que je suis là et que je l'observe. Elle ne m'intéresse plus vos clients. Moi elle m'intéresse, mais pour min usage exclusif. C'est ça ou vous finirez par vous en débarrasser, mais vous n'y gagnerez rien.

La mère posa une main sur le bras du jeune homme, qui la considéra froidement. Le visage de la mère était froid soudain. Plus de sourire.

— Ce n'est pas le lieu pour parler. Suivez-moi.

— Elle vient aussi, dit-il en désignant Marie. Je n'ai pas envie qu'elle se cache quelque part.

La mère jeta un regard à Marie comme si celle-ci n'existait déjà plus.

Elle se dirigea vers le bureau du Baron, yeux-verts et Marie sur les talons. Marie sentit sa joue gauche fourmiller. Ça datait de son premier client. Elle était jeune, très jeune. Elle avait hurlé, griffé, mordu. Le Baron l'avait giflé, la bague qu'il avait au majeur avait frappé la mâchoire de Marie, lui laissant une cicatrice. Pour la cacher, le Baron l'avait tatouée. Un petit tatouage moche en forme de plume, qui suivait la ligne de son menton. La mère cogna contre la porte. Le bureau était la seule pièce avec une véritable porte en aluminium. Ils entreèrent.

Le bureau était une grande pièce. Il y avait une table, mais aussi des fauteuils. Ils n'allaient pas très bien ensemble, ces fauteuils, ils étaient tâchés, parfois troués. Mais après-tout, Au Sol cela restait un luxe. Il y avait même un tapis. Des bouteilles colorées ornaient un meuble bancal. Le Baron était assis dans un fauteuil, sirotant un liquide jaunâtre. Lorsqu'il vit la mère, il se leva avec une souplesse étonnante pour un homme de sa corpulence. Ses petits yeux froids passèrent sur Marie avant de se fixer sur yeux-verts.

— Il y a un problème, très chère ? Notre client est mécontent, demande-t-il à la mère.

— Non, disons que monsieur a une demande... particulière.



— Je veux acheter Marie, intervint yeux-verts.

Un silence lourd tomba. Marie sentit en elle un mouvement de colère, qu'elle ignora. Pourquoi faisait-il cette demande, cet imbécile ? Elle eut peur soudain. Louane lui avait raconté. Les clients de l'horreur, les étranges, ceux qui avaient des demandes spécifiques. Ceux qui tuaient les filles. Marie n'avait pas peur de mourir, ça elle s'en fichait. La mort semblait être un long repos, paisible. Mais elle avait peur de souffrir. Si son âme était anesthésiée, son corps ne l'était pas, lui.

Marie sentit les ongles de la mère s'enfoncer dans son bras et elle se mordit la lèvre pour ne pas crier. Elle réalisa que les hommes étaient assis, et la mère la poussa dans un fauteuil avant d'aller elle-même s'installer. Le baron braqua sur elle son regard froid et la détailla des pieds à la tête, avec une moue circonspecte.

— Elle n'est plus très jolie, dit-il, elle est trop maigre. Pourquoi la voulez-vous ?

— Mes goûts ne vous regardent pas, répondit yeux-verts. Et puisqu'elle est trop maigre, vous ne perdez rien à me la céder.

Le Baron eut un sourire cruel que Marie n'aima pas.

— Elle peut me faire gagner beaucoup si je la cède à un client ayant une demande... spéciale. Et ils sont souvent prêts à payer cher pour ça.

— Je suis prêt à payer cher, rétorqua yeux-verts.

Le baron passa la langue sur ses lèvres.

*Il est répugnant.*

Marie tressaillit. Cela faisait longtemps qu'*il* n'avait pas pris la parole aussi distinctement. Elle coula un regard vers la mère à côté d'elle, mais comme toujours la voix n'avait résonné que dans son esprit.

Marie refocalisa son attention sur les deux hommes, et faillit avoir un hoquet de stupeur. Du sac qu'il portait en bandoulière, yeux-verts avait sorti une poignée de bijoux magnifiques, ainsi qu'un tissu souple et coloré de rouge.

Le baron écarquilla les yeux, ce qui donna un drôle d'air à son visage rond et mou. La Mère et le baron étaient comme le jour et la nuit. Lui gros, petit. Elle magnifique, froide et élancée. Des cheveux bruns et courts qui bouclaient. Lui complètement dégarni. Un drôle d'assortiment. Le jeune homme avait des épaules larges, des bras musclés. Il était grand, plus grand que Marie. Et fort. Le baron avait l'air ridicule à côté de lui. Et Marie sentit la peur se faire plus forte, parce qu'avec ces objets-là, il allait finir par avoir gain de cause. Et il n'aurait aucune difficulté à lui faire mal. Le baron prit une inspiration tremblante, jeta un coup d'œil vers la mère qui hochait la tête frénétiquement de bas en haut.

— Bien ! Jeune homme si cela est votre prix, il est certain que nous ne trouverons pas meilleure proposition.

D'un geste agile, il prit les bijoux et le tissu, alla les ranger dans le meuble sur lequel il y avait les bouteilles. Puis il revint vers yeux-verts avec un air réjoui :

— Topons-là !

Et il tendit une main boudinée que yeux-verts serra avec un air impassible. Lorsqu'il se tourna vers Marie, la jeune femme eut l'impression que son regard la brûlait.

— Puis-je connaître le nom de mon... acheteur ? Balbutia-t-elle en serrant les accoudoirs de son fauteuil.

Voix grinçante, pas agréable. La mère lui donna une claque sur l'arrière du crâne. Quelle importance pouvait bien avoir son nom ? Elle ne le prononcerait jamais. Le jeune homme fronça les sourcils de manière imperceptible.

-Egal, dit-il. Je m'appelle Egal.

Il regarda la mère, il avait l'air furieux.

— Ne la frappait plus maintenant. Elle est à moi et je ne veux pas qu'elle soit abîmée.

— Mais bien-sûr, mes excuses monsieur, répondit la mère d'une voix mielleuse.

Le baron dit quelque chose à propos de « fêter ça » et Marie se retrouva avec un verre de liquide jaune entre les mains. La mère babillait, le baron riait de sa